

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 20, rue de la Paix, PARIS (2^e)

Abonnement : 4 fr. 50 par trimestre.

Tél. : OPÉra 43.23

Détails inédits sur le siège d'OVIEDO. —
La disparition du front du Nord.

L'Espagne nationale, par CLAUDE FARRÈRE.

PAUL CLAUDEL et l'Espagne, par F. de Miomandre.

L'art de J.-M. SERT et la fureur rouge.

La Cathédrale de Vich par J.-E. BLANCHE.

LETTRE A MAURIAC, par J.-P. Maxence.

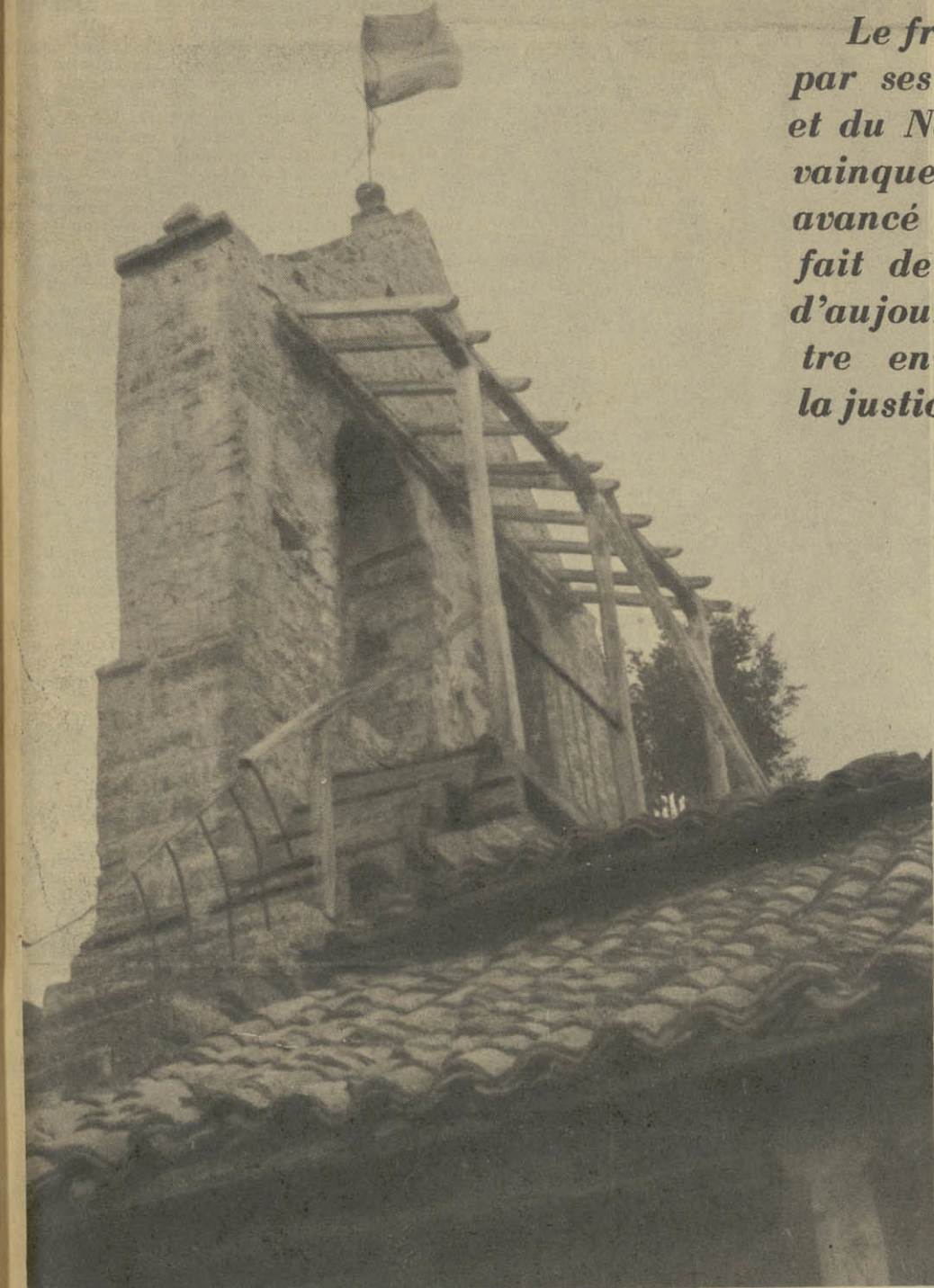
Courrier littéraire : A. de Falgairolle.

LES ASTURIES DÉLIVRÉES

Le front asturien s'est effondré devant nos troupes. L'ennemi, battu et abandonné par ses chefs, remet ses armes aux colonnes nationales. Sur les fronts d'Oviedo et du Nalon, sur celui de Villaviciosa et d'Infiesto, les forces rouges se rendent aux vainqueurs. Des colonnes nationales, partant de Pravia et d'Escamplero, ont avancé sur Avilés, tandis que d'autres, partant d'Oviedo et de Villaviciosa, ont fait de même sur Gijon. Ces deux villes ont été occupées, au cours de l'après-midi d'aujourd'hui, par l'armée nationale. Le peuple, en une manifestation monstrueuse envahit les rues, brandissant les drapeaux nationaux. L'ordre, la paix et la justice accompagnent les armées nationales. Le front nord a disparu.

QUARTIER GÉNÉRAL DU GÉNÉRALISSIME
COMMUNIQUÉ OFFICIEL

du 21 Octobre 1937, à 20 heures



Le drapeau national flotte sur l'église d'un village reconquis.

L'Espagne nationale

d'après Claude FARRÈRE

Claude Farrère est de retour d'un voyage en Espagne. Il l'a parcourue du nord au sud et a visité tous les fronts. **Ocident** a demandé ses premières impressions à l'officier de la marine française F.-C. Bargone, Claude Farrère des *Hommes Nouveaux*. Surpris à sa table où il rédigeait son journal de route en Espagne nationale en soldat et en reporter, l'académicien nous a déclaré :

— La francophilie de Franco ? Je n'en doute pas. Il est impossible de la mettre en doute. Car le général Franco sait très bien discerner l'actuel gouvernement de la France, d'avec la France dont toute la partie vraiment, réellement, intellectuellement est anticomuniste. Voyez-vous, le jour où la France consentirait à son asservissement à l'U. R. S. S., ce serait la fin de son indépendance. Communiste, la France ? Allons donc. Dans sa grande masse, tout ce qu'il y a d'intelligent n'a aucune envie d'obéir aux Russes. Or, c'est précisément cette partie-là de la France que Franco apprécie. Et j'ajoute : il l'aime.

« Mais non, mille fois non ! Les Français ne sont pas détestés en Espagne nationaliste. Je reviens d'un périple complet : Saragosse, Séville, Salamanque, Santander. Je puis vous dire que les rouges de cette dernière ville ont fui devant les troupes nationalistes, comme des lapins sous les feux, soudain braqués, des phares d'une auto. En outre, je suis allé à Oviedo. J'ai vu ses habitants, martyrisés, frémir de joie à la délivrance.

« Ah ! Les Baléares ? — Et Claude Farrère de rire dans sa patriarcale barbe blanche, et de rire jusqu'à ses yeux si nets, si clairs sous l'auvent de sa splendide chevelure d'argent. — Dites bien que la plus ignorante de toutes les journalistes, Mme Tabouis, n'a jamais vu de ses yeux les fameuses grosses batteries allemandes, dont elle a dit, à Genève, que nos voisins avaient achevé l'installation à Saint-Sébastien. Quelle plaisanterie, pour une personne qui se dit journaliste, d'aventurer de pareils bobards, sans être allée dans le pays !

« L'intervention financière ? A peine le mouvement fini, l'argent sort de terre, chez les blancs. Tout comme si, dans un autre pays que nous connaissons, certain Cabinet tombait. On verrait immédiatement sortir du sol, la confiance et ses sous. Admirable, Franco peut payer comptant. Mais une fois de plus, Franco n'accorde rien.

« Franco ne veut absolument pas qu'une fois la guerre finie, par sa victoire militaire, le pays se trouve vendu, soumis, hypothéqué.

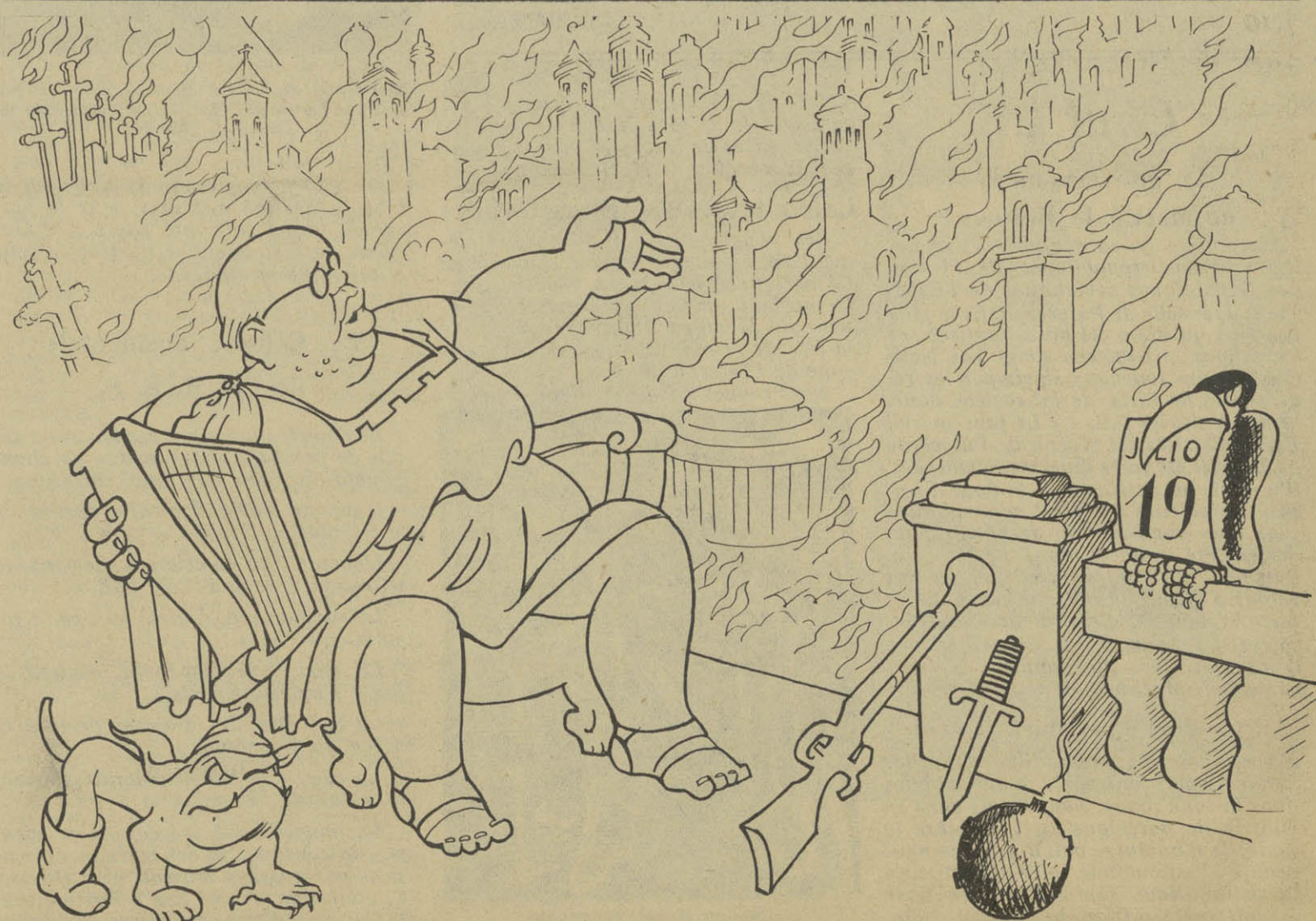
« Franco regarde surtout la paix, l'après-guerre. Il a voulu une Espagne libre, au lendemain de la victoire.

« Et j'ajoute que la conduite des rouges a été inqualifiable. Je suis allé à Guernica. J'ai la certitude que tout y a été détruit exclusivement par la dynamite. J'ai l'habitude de voir les choses de la guerre, et je ne puis confondre la trace de quelques obus, visible, avec la preuve matérielle de l'attentat à la dynamite et de l'incendie.

« Partout où je suis allé, j'ai vu, chez les blancs, l'abondance, l'ordre et la paix régner sans aucune exception. L'abondance ! Dans les restaurants où l'on me disait : « plat unique aujourdhui », nous eussions, nous, estimé que ce plat copieux, abondant, constituait un repas.



La population saluant les libérateurs.



— C'est maintenant que la République est en marche. (Paroles d'Azana le 19 juillet 1936)

Caricature de A. G.

L'hydre "gouvernementale" en fuite



En quinze mois de guerre, la zone martyre de l'Espagne a connu cinq gouvernements « centraux » résidant à Madrid ou à Valence ; et six gouvernements locaux, au moins : le Comité du Levant, le Conseil d'Aragon, le gouvernement autonome d'Euzkadi, le gouvernement de Santander, le Conseil de Gijón, et la Généralité de Catalogne. Ces nombreux « gouvernements » ont été incapables de gouverner, d'organiser et de vaincre ; ils n'ont su que spolier, présider à l'assassinat de centaines de milliers de citoyens sans défense et perdre une demi-douzaine de départements : Badajoz, Tolède, Malaga, Bilbao, Santander et les Asturies. La plupart de ces « gouvernements » n'existent déjà plus, ils ont disparu du fait de leur incapacité sans borne, et sous la poussée de l'armée nationale. Il ne reste plus, aujourd'hui, que deux « gouvernements », pour les quinze provinces non encore libérées : le gouvernement fugitif, et la Généralité de Catalogne.

Le premier s'enfuit de Madrid il y a un an, quand les avant-garde de l'armée de Franco établirent autour de la capitale de l'Espagne, un étai de fer qui asphyxie et épuise les anarcho-marxistes. Ce gouvernement campa à Valence, sans oser arriver à Barcelone, quoique le contraire eût été décidé. C'est ce qu'a avoué Zugazagoitia, directeur de « El Socialista », de Madrid et actuellement ministre de l'Intérieur, dans son dernier discours. Il y annonce — et il importe peu à sa folie d'être entendu de l'opinion civilisée — aux forçats de la zone marxiste que, s'ils s'évadent, ils trouveront à la frontière française des mitrailleuses prêtes à rougir la neige de leur sang. Pour se libérer de la barbarie, « ils devront — dit-il — se risquer dans les passages des Pyrénées et tromper la surveillance des armes automatiques qui les gardent. Leur sort dépendra du plus ou moins d'habileté de ceux qui les mènent ». Tragique trahison de son subconscient !... Le gouvernement fugitif, qui s'enfuit rapidement de Madrid à Valence, puis de Valence à Barcelone, en prévision d'une fuite finale, installe des mitrailleuses pour empêcher les hommes et les femmes qui ne veulent pas rester en territoire « loyal » de s'échapper...

Pourquoi le gouvernement, qui fut celui de Madrid, puis celui de Valence, qui est maintenant celui de Barcelone, et sera demain le gouvernement errant, maudit par tant de millions d'Espagnols, ne reste-t-il pas à Valence ? Parce que, répondent les marxistes, Barcelone est la seconde ville d'Espagne, elle a une industrie importante et se trouve stratégiquement mieux placée pour les opérations de guerre. Ces circonstances n'existaient-elles donc pas lorsque le gouvernement fugitif quitta Madrid ? Ou bien, est-ce qu'il ne craint plus, maintenant, les réactions anarcho-syndicalistes qui obligèrent le président de la « République », Azana, à s'enfuir de Barcelone vers Valence, dans les premiers jours de mai ? La suspension de l'organe « Solidaridad Obrera » est-elle de nature à faciliter l'arrivée du gouvernement ? Ont-ils lu, dans ce cas, la manchette que publie « El Diluvio », « journal républicain démocrate », et qui est ainsi conçue : « Le fascisme se rend odieux par les obstacles qu'il met à la libre expression de la pensée » ?...

Ce que ressent le gouvernement fugitif, en fin de compte, c'est de la peur. Et c'est la peur qui le pousse à résider au-delà de l'Ebre. Il a peur de trois choses. En premier lieu, de la pointe par laquelle, de Teruel, les libérateurs menacent la côte de la Méditerranée, comme ils avaient menacé auparavant la côte Cantabrique. Il a peur de l'incapacité qu'ont prouvée les « gouvernements » successifs de la Généralité, qui ont désorganisé toute l'économie de la Catalogne, ont blessé à mort l'industrie en la soumettant à « l'expérience » anarcho-syndicaliste, symbole de la stupidité et de l'ignorance, et qui ont démolis l'arrière-garde en la livrant à la faim et à la misère. Il a peur, une peur terrible, d'une reddition dans le genre de celle de Gijón et de Santander, avec acclamations, fleurs et musique, dès que les tanks nationaux arrivèrent près de la Cinca. Le fait irréfutable est le suivant : le gouvernement fugitif, parti de Madrid, qui se trouvait à 100 kilomètres de la frontière ; il s'installa à Valence, qui n'en est qu'à 500 kilomètres, et vient maintenant « provisoirement », à Barcelone, qui se trouve à 150 kilomètres de la frontière protectrice franco-espagnole.

La fuite du gouvernement Negrin-Prieto et de sa suite (50.000 personnes), lui permet d'être hors de la portée directe de la pointe de Teruel, la ville héroïque, que les anarcho-marxistes de Valence n'ont pas réussi à prendre en 15 mois. Mais les deux autres risques persistent, malgré le transfert. L'incapacité d'organisation des hommes de la Généralité est un reflet fidèle de celle qui a caractérisé les gouvernements fugitifs qui n'ont pas pu, ni su éviter que l'opulente Valence, la région agricole d'une richesse proverbiale, connaît la famine comme un désert. Et la reddition en masse, les acclamations aux soldats libérateurs — que l'on se souvienne de notre prophétie — dépasseront, à Valence et à Barcelone, celles qui leur furent prodiguées dans les villes cantabriques.

On voit commencer une nouvelle « expérience » inédite, dans l'histoire. Il y aura, en Catalogne, deux gouvernements : le gouvernement « autonome » de la Généralité, et le gouvernement « central » de Negrin. Il y aura deux présidents, Azana et Companys, auxquels la population est hostile, bien qu'elle soit soumise à la force. Il y aura deux « organisations » et deux « volontés ». Le gouvernement de la Généralité est bien disposé, a déclaré Companys, à recevoir l'ancien gouvernement de Madrid. Voici l'amphitryon qui accueille son hôte. Ceux qui, dans les puissances démocratiques, gardent encore à ces gouvernements une marge de confiance, peuvent être bien tranquilles. Les deux gouvernements ne collaboreront qu'à une seule chose : à précipiter leur défaite et leur fin catastrophique.

OCCIDENT.

Chut !..

Le gouvernement de Martin le Boiteux

C'est ainsi qu'on a appelé l'une des innombrables républiques de l'Union des Républiques soviétiques de l'Espagne rouge : celle de Puigcerda. Et le plus beau est qu'elle a été ainsi baptisée par les rouges eux-mêmes dans Las Noticias, un des journaux saisis par les redresseurs de torts de la société bourgeoise. Voici les faits : « Le juge spécial Fernandez Ros est revenu de Puigcerda où il avait été faire diverses démarches. Il a remis au président de la Cour d'Appel, des valeurs de l'Etat se montant à plus d'un demi-million de pesetas, qui avaient été trouvées dans l'édifice du téléphone de Puigcerda et qui ont fait retour à l'Etat, du fait que personne ne les a réclamées. Ces valeurs se trouvaient au pouvoir du Conseiller des Communications du nommé « Gouvernement de Martin le Boiteux ».

Plus fort que Mark Twain

On a souvent publié des nouvelles sur les vols continuels d'automobiles dans la zone rouge. Nous lisons dans El Diluvio de Barcelone du 14 octobre la nouvelle d'un autre vol. Il y a une nouveauté : l'automobile volée appartient à la police. Nous reproduisons ce texte magnifique : « Dans la rue del Gallo, des inconnus se sont emparés de l'auto-

mobile B. 65.202, qui appartient au parc mobile de la police. »

Les textes de la presse rouge, dépassent l'invention de Mark Twain.

Lafête de la race en Espagne rouge

Les rouges ont commémoré également l'anniversaire de la découverte de l'Amérique. A leur façon, bien entendu : ils brûlent un peu d'encens en l'honneur du Mexique. Pour changer, voilà la fête de la race commémorée dans la zone de l'Internationale.

Les rouges avaient déjà célébré,



Staline et son état-major

(Kladderadatsch.)

comme il sied, l'anniversaire de la découverte de l'Amérique : en détruisant le portrait de Christophe Colomb qui se trouvait à la Rabida.

L'hommage le plus sincère vient d'être écrit par Gonzalo de Reparaz, dans Solidaridad Obrera du 15 octobre « L'anniversaire de l'arrivée de Colomb aux Antilles, le 12 octobre 1492, est passé pour nous presque inaperçu. Expliquer cette distraction en disant que nous avons à penser à beaucoup d'autres choses, c'est ne rien expliquer du tout. Le voyage de Colomb fut une aventure où se lança l'Espagne imparfaite des rois catholiques (imparfaite parce que le Portugal restait en dehors), sans savoir où elle allait. »

Mégalomanie

Les rouges sont atteints de mégalomanie. Un communiste avait déjà dit que Largo Caballero se prenait pour



Les marxistes ont détruit le couvent de la Conception, à Tolède. Cette splendide Vierge en albâtre polychromé, fut jetée par la fenêtre.

Napoléon. Pour annoncer maintenant les discours de Negrin et de Companys, la presse rouge a répété constamment : « De Madrid, ils parleront au monde... » Il est assez plaisant de voir Companys parler au monde. Cela est un peu vaste pour lui...

Et cela nous rappelle une histoire soviétique, une des rares « histoires » de ce pays sans humour :



Madeline, du Greco, disparue dans l'incendie, par les rouges, de l'église paroissiale de Ortegana (Huelva).

On vit un jour ces mots écrits sur le tableau destiné aux avis pour le personnel d'une fabrique russe : « Ouvriers du monde entier : prière de vous réunir à la cantine. »

La Colonie occidentale de l'U. R. S. S.

Le Comité municipal permanent a décidé de procéder, entre autres, au changement de nom des rues suivantes :

L'avenue Icaria, devient « avenue de la Révolution Sociale ».

L'avenue du Méridien, devient la « Grande Voie de l'U. R. S. S. ».

La rue Carmen, devient la « rue Kropotkine ».

La rue Peris Mencheta, devient la rue « Frédéric Engels ».

La rue Peu de la Creu, devient la « rue du Konsomol ».

La rue de la Sainte Famille, devient la « rue de l'Ukraine ».

La nouvelle qui précède ne provient pas de la Pravda ni des Izvestia. Cela ne s'est pas passé à Moscou ni à Odessa. Ce changement a eu lieu à Barcelone et le journal où nous avons pris cette nouvelle, c'est La Vanguardia.

Lettre ouverte à Mauriac



hésitation angoissée.

C'est pourquoi, Mauriac, lors de vos premières interventions à propos de l'Espagne, j'ai été plus ému que surpris, plus peiné qu'indigné. Alors que d'autres vous décochaient d'assez basses injures (c'est une solution si facile, l'injure, lorsque tant de parti pris vous colent à la peau !), je vous ai plaint. Pour moi, il ne s'agissait point d'un jugement de politiciens, mais d'un homme.

Je ne puis, en effet, me résoudre à croire que vous avez pu, dans le réel, prendre certain parti. Ce à quoi vous avez répondu, c'est à l'appel de voix insidieuses qui naissent de vous, de certaine complicité que vous, romancier, éprouviez alors pour ce qui — sous des noms empruntés aux luttes présentes — était déjà en quelque manière des personnages de roman, c'est-à-dire transfigurés, altérés, chargés de telles de vos tendances, de vos passions, de vos amours ! Et, pourtant, comment ne point éprouver soi-même un vif émoi à vous voir de ce « côté-là » ?

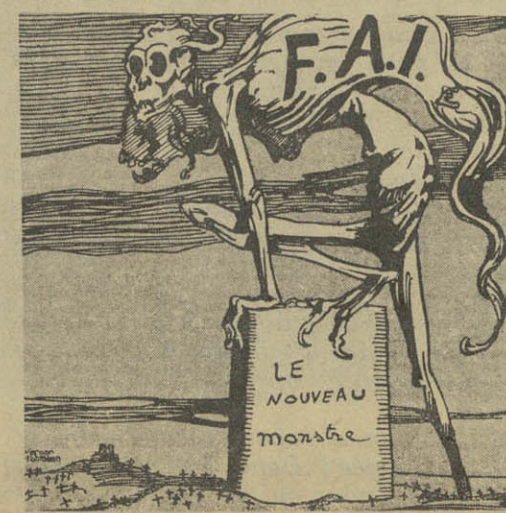
Vous lui prêtez beaucoup trop, Mauriac. Vous lui donnez beaucoup trop, trop de votre imagination, trop de votre pitié. Il est des transpositions dangereuses. Certes, du point de vue qui est celui du romancier (comme il est, à un degré éminent pur, celui de Dieu), qui peut scruter la conscience de cet émetteur de Barcelone, de ce détrousseur de cadavres, de cet incendiaire de couvents ? Qui, dans l'éternel, peut le juger ? Mais d'autres valeurs sont engagées. De divines et de temporelles ! On n'a point le droit de louer des assassins parce qu'on en fait plus ou moins des héros de romans. Quand une voix est pure, surtout lorsqu'elle est pure, on s'en sert, on la fait servir. Et je ne puis croire que la voix de François Mauriac, qui se résolve finalement à servir les ennemis de tout ce qu'il vénère, les ennemis de Dieu.

Qu'importe quelques attendrissements ! Il s'agit de voir les choses en face : si l'on peut dire des hommes qui combattent avec Franco qu'ils sont des insurgés (et j'entends Vallès, le communiste, plaider pour eux), on peut dire aussi qu'ils sont des Croisés. Vous le disiez un soir, je crois, lors d'une réunion

Courrier littéraire

— Douze ans de silence ou le plus beau roman d'aventures littéraires de l'année. Non seulement cette histoire magnifique de Marcello Fabri est vraie sous la plume de l'auteur de *l'Inconnu sur les villes*, mais elle a été écrite par lui. Voici un jeune homme de lettres à qui Paris souriait pleinement. Edité, commenté, joué sur la scène du Théâtre de l'Œuvre, aux applaudissements du vieux lion Descaves et du sévère Charles Méré, qui soulignaient la valeur de son effort, l'originalité de sa pensée, Marcello Fabri disparaît brusquement. Plus une réponse n'arrive à ses amis. De ceux-ci, les fidèles, parmi lesquels un Duhamel, continuent à lui écrire, sachant que sa misanthropie apparente se recueille quelque part en Afrique. Des confrères le tiennent au courant du mouvement littéraire dont il a voulu fuir certaines mœurs qui avaient mis à nu sa sensibilité. Avec les premières feuilles d'automne de 1937, un Fabri tout neuf reparait à la tête d'une grande revue *l'Age Nouveau*. Pages en allemand, en italien, en espagnol, en anglais. Surtout un désir de faire neuf et sincère. Le Comité de rédaction groupe des noms peu familiers aux lettres : le professeur Bailliot, le sculpteur Emile Gaudisard, M. M. G. Mallet. Autant dire qu'on attend une bouffée d'air frais revigorant. Enfin, du neuf ? Ouvrons crédit à cet *Age Nouveau* et à Marcello Fabri...

— Le Poète impérial Boncours. — Une sorte de douanier Rousseau de la poésie. Du moins, on croit à un autodidacte. Pindare, entre 521-441 avant Jésus-Christ avait déjà publié des *Odes triomphales*. Boncours en un volume de près de 500 pages nous donne une sorte d'*Ulysse français* (Ed. l'Action intellectuelle). Toutes les malédictions à une société et à une littérature pusillanime, un chant de beauté à la résurrection, parfois une sorte de roman-céro, un chant aux morts, et des manques où la prose sert de chœur antique pour annoncer et commenter, telle est la construction de ce monumental poète. Des invocations à l'Hermès psychopompe, des invocations à l'immortalité et à l'âme, des images que ne démentirait pas Céline, des alexandrins et des décasyllabes d'une audace simple, une sincérité déliante, un orgueil de prophète, font cet extraordinaire livre.



Le nouveau monstre

de l'Union pour la Vérité : « Qu'est-ce que deux mille ans ? Ce n'est presque rien pour un chrétien. Un moment. Nous sommes à l'aube du christianisme. » Et vous aviez raison alors comme avait raison Chesterton lorsqu'il parlait de l'homme éternel. Qu'on ne vienne pas nous dire ensuite que les Croisés ne furent bonnes et nobles qu'à leur époque. Nous sommes encore en un temps de croisade. Bien plus, c'est peut-être, aux yeux de Dieu, que par quoi un monde assez vil se rachète, que la grande douleur espagnole ; prêtres et religieuses confessant leur foi et mourant pour elle, milliers de prêtres, milliers de religieuses, cohortes de martyrs nouveaux en une époque féroce pour laquelle l'argent et la faim valent plus que le témoignage du sang.

Vous savez sans doute plus que moi de théologie. Vous avez peut-être lu avant moi ces lignes fulgurantes par lesquelles Thomas d'Aquin (dans le *De Regimine*, je crois), non seulement autorise, mais encourage la rébellion contre le tyran qui gouverne contre le bien commun. Et comment ne pas qualifier de tyran ce *Frente popular* qui, avant toute révolte nationale, mettrait à sac les églises et les musées soviétiques les écoles, jetait aux fers les combattants, assassinait, après tant d'autres, Calvo Sotelo ? A certain hauteur, l'Inquisition et croisée, du point de vue catholique même, se rejoignent. Paul Claudel, lui, l'a bien senti, qui a pris parti pour les Croisés d'Espagne, nettement, fermement.

Je pressens déjà votre objection. Non pour la tourner en dérision, mais parce qu'elle reste conforme à ce tempérament de romancier, de créateur de phantasmes qui est le vôtre.

Il y a des deux côtés du sang innocent versé, direz-vous, il y a des femmes, des enfants qui tombent. Il y a chez les gouvernements des combattants de bonne foi. Et qui le nierait ? Et qui oserait s'arrêter là ? J'irai même plus loin que votre objection. Je tenterai de la dépasser. Aux criminels mêmes je veux accorder quelque crédit. Mais ce crédit ne regarde que Dieu, non point nous, non point vous. Ce serait folie de nous substituer à Dieu. Souvenez-vous de l'Inquisition, de cette Inquisition qu'avait tant de tendre sérénité, justifiant le père Clérissac, le confesseur de Psichari, l'Inquisition, plus grande en cela que nos misérables tribunaux modernes, pensait que si un homme peut payer pour un dol ou pour un vol, il vaut, il mérite, a fortiori, de souffrir pour la foi. Quand l'Inquisition (et je ne parle point ici des abus ou des fautes, mais de l'institution elle-même) envoyait un homme au bûcher, elle ne prétendait point le juger en dernier ressort. Elle punissait. Il appartenait à Dieu seul de pardonner.

Les Croisés d'Espagne, mon cher Mauriac, nous rappellent certaines valeurs éternelles, aujourd'hui méconnues. Vous plainiez, je le sais, les criminels couchés à terre, les combattants de bonne foi qui se sont faits champions d'une cause inhumaine. Mais les carmélites violées, les curés de campagne fusillés, les enfants crucifiés parce qu'ils n'étaient point fils de communistes ne valent-ils pas plus de pitié, plus d'admiration, plus de respect ? La souffrance grandit. Mais si elle grandit un forban, elle grandit plus encore un pécheur qui se bat pour la justice. Les Croisés d'Espagne montrent à une Europe assoupie qu'il est des biens qui priment l'argent, des valeurs qui comptent plus que la vie, un sang, ce sang dont parlait Pascal, qui fait les témoins irrécusables. Pauvre, mais vraiment grande Espagne, où l'on est encore capable de mourir pour autre chose que pour des intérêts ou des haines !

Secouez vos fantômes, Mauriac. Ouvrez aux Croisés un cœur que vous ne refusez pas à ceux qui détestent votre foi. Souvenez-vous qu'on crucifia saint Pierre parce qu'il était, disaient les Romains, insurgé contre la puissance impériale. Pie XI a parlé. Et sa voix prime, en condamnant les communistes espagnols, vos hésitations et vos craintes. Accordez aux fils et aux frères des martyrs ce crédit que vous faites aux fils et aux frères de leurs bourreaux. Rejoignez Claudel. Rejoignez ce vieux prêtre d'Irun étendu sur le toit de son presbytère et qui, sous les balles gouvernementales, confessait sa foi et sa patrie. Et croyez, en vous attendant, à ma douloureuse sympathie.

JEAN-PIERRE MAXENCE.

Correspondance

Mme G. C. (Nîmes). — Envoyez-les, madame. On les lira avec plaisir.

M. C. M. (Cambounet-sur-Sor). — Nous vous remercions de vos suggestions.

M. Y. R. (Bordeaux). — Vous avez très bien saisi l'esprit d'Occident.

M. C. F. (Perpignan). — C'est très gentil de votre part. Mais nous manquons de place.

M. A. G. (Paris). — Vous voudrez bien nous excuser. Cela ne nous regarde pas. Adressez-vous à l'Entendance, en tout cas.

Mlle S. P. (Versailles). — Merci, mais nous ne recevons pas de dons. Pensez à la Croix-Rouge.

M. J. A. (Dijon). — Mais ce dont vous nous parlez, c'est de la politique intérieure de la France. Veuillez donc nous excuser.

Mlle P. N. (Paris). — Parfait. On en profite. Revenez-y.

M. A. M. (Rouen). — Vous écrivez très bien. Mais ce sujet est encore de la politique française.

M. M. Z. (Paris). — Vous oubliez, cher monsieur, que la raison de l'existence d'Occident est le rapprochement franco-espagnol.

M. M. P. (Neuilly-sur-Seine). — Du rapprochement, toujours du rapprochement franco-espagnol.

M. J. R. (Paris). — Veuillez lire la réponse à Mlle S. P. (Versailles).

Dédié à Georges Duhamel. — Une « midinette non syndiquée » nous écrit gentiment : « Les ressources d'une coquette ne peuvent supporter les frais des livres qu'il leur faudrait acheter pour satisfaire un goût même modéré de la lecture. Le cinéma ? Elle ne fréquente pas ceux des Champs-Élysées et elle peut y aller tout un mois pour le prix d'un livre. Et quand la lecture représente une distraction après de fatigantes journées de travail, un livre serait bien peu de choses pour la durée d'un long mois. » Mais notre correspondant lit Occident.

"LE SECOURS BLEU"

aide les vieillards, les femmes et les enfants nécessiteux de l'ESPAGNE NATIONALE.

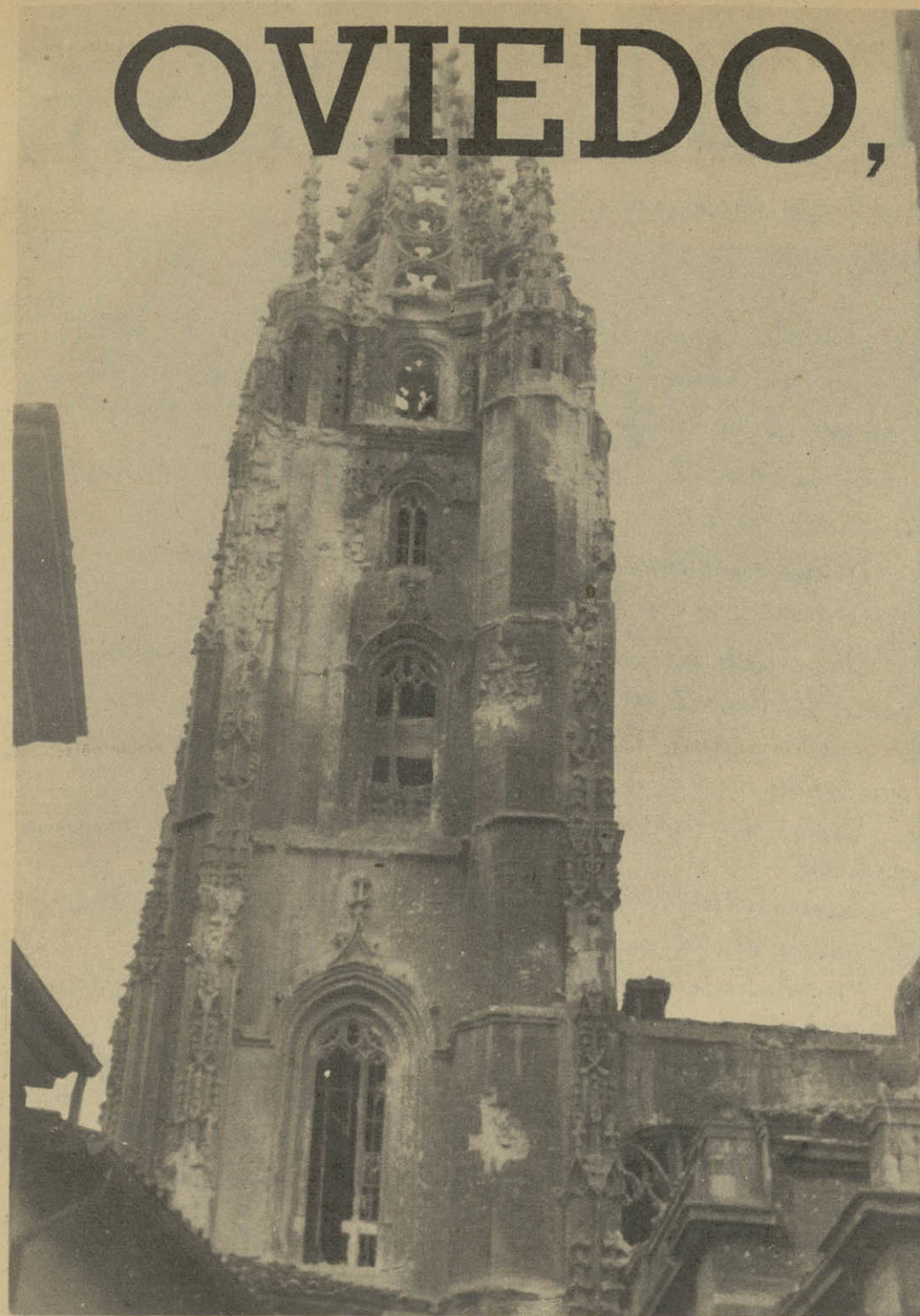
Vêtements, Chaussures, Chaudails, Chaussettes, Sandales tous dons — Adresser les envois à :

M. MASSOT

Transitaire à Hendaye, qui accusera réception

OVIEDO,

son siège, sa délivrance



Pendant des mois, Oviiedo, ville ouverte, fut bombardée par les rouges. Le clocher de la cathédrale a été affreusement atteint.

LA DEFENSE D'OVIEDO



— Les Regulares ! Les Regulares !
Le cri est poussé pour la première fois du dernier étage de la « Députation », et, de là, se propage, comme une traînée de poudre, sur toutes les terrasses et sur toutes les tours qui sont encore debout. Des milliers de mains montrent le mont Naranco et le cri reprend :

Les Regulares ! Les voilà !

gosse et nous ne savons que par ouï-dire comment se comporta don José Palafox au cours de ce siège héroïque que le colonel Aranda dans le siège que nous allons décrire.

— Les Regulares ! Les Regulares !
Et une autre voix d'ajouter :

— La troupe ! Il y a aussi la troupe !

Il était midi, le dix-septième jour d'octobre, Oviiedo pouvait se considérer comme délivrée.

LE SIEGE

Ce siège immortel avait duré près de trois mois, car il datait de la dernière quinzaine de juillet. Pendant ce temps, Oviiedo avait subi le traitement le plus

s'épuisant, se saignant littéralement en furieux et continuels assauts. Et, comme si tout cela n'était rien, la faim des derniers jours, la soif et le typhus provenant du manque d'eau, l'absence de lumière (les assiégés s'éclairaient avec de vieilles lampes à huile et des chandelles de suif) et la privation de médicaments, ce qui augmentait la mortalité de façon terrifiante.

LES DEFENSEURS

Quand, au soir du 19 juillet, le colonel Aranda, commandant militaire d'Oviiedo, parvient, par une habile intrigue et la confiance que leur inspire son imperturbable sang-froid, à rouler le gouverneur et les capitaines de pacotille du Front populaire des Asturies, qui croient l'avoir en main, et qu'il déclare l'état de guerre, les forces sur lesquelles il peut compter pour résister à l'inondation humaine qui va lui tomber dessus se réduisent à ceci :

895 hommes du régiment de Milan ; deux batteries de montagne avec huit pièces de 105 et 234 artilleurs ; trois compagnies d'assaut, avec 341 hommes et 1.165 gardes civils de toute la province, concentrés dans cette prévision. Il convient d'ajouter encore deux centaines de soldats de différents corps. Au total, 2.823 hommes.

856 volontaires civils se présentent, pour la plupart phalangistes ; et, plus tard, au milieu d'août, se forment les milices de Ladreda, ainsi désigné du nom du député leur fondateur, et qui, dans l'ensemble, arrivent à constituer huit compagnies. Bref, le total le plus haut qu'aient atteint les forces qu'Aranda eut sous ses ordres pendant le siège fut de 3.500 hommes, avec lesquels il garnit un périmètre défensif de 12 kilomètres ; et il lui restait encore assez de monde pour faire de fructueuses sorties, pour contre-attaquer et pour suffire, sans lésiner, à tous les services de la place.

Ces forces furent tellement décimées que, quand la colonne de secours arriva, il restait à peine un millier d'hommes en état de porter les armes.

LA CHUTE DE GIJON ET LA COLONNE GALICIENNE

Gijon, attaqué en même temps qu'Oviiedo, résista héroïquement jusqu'au 21 août, jour où la caserne de Simancas, dernier bastion de ces héros, brûla, ensevelissant ses défenseurs dans l'apothéose de ses ruines.

Dès la première heure, Aranda, malgré le peu de forces dont il disposait, tenta de secourir la cité voisine. Pour cela, il livra, le 31 juillet, le combat acharné d'Olivares. Ce jour-là, il arriva à mi-chemin de Gijon, mais il ne put continuer, sentant qu'il n'avait pas assez de monde.



Une des tranchées ouvertes par les nationaux près de la prison d'Oviiedo.

C'est à ce moment que se mettait en route la première colonne que la Galice envoyait au secours des assiégés. Elle comptait environ mille hommes, sous les ordres du lieutenant-colonel Ceano. Dès les premiers jours d'août, cette colonne s'empara de Luarca, de Cangas de Narcea et menaça Tineo et Pravia. Son chef fut gravement blessé dans un des durs combats qu'il eut à livrer là.

Une autre colonne part alors d'Orense, pour coopérer avec la première, et, par le port de Leitariegos, arrive au formidable défilé de la Espina, qu'elle franchit. C'est là que se rejoignent les deux colonnes, et elles poursuivent leur avance, lentement, au prix de combats terribles. Au début d'octobre, les Galiciens arrivent à Grado, en vue de Trubia, et se trouvent par conséquent à 12 kilomètres d'Oviiedo, d'où l'on entend leurs canonnades. C'est le brave colonel Martin Alonso qui commandait cette colonne et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir brisé les dernières résistances des assiégés.

HOMERIQUE DEFENSE

Dès que le siège peut être considéré comme un échec, le commandement rouge essaie de prendre Oviiedo à l'assaut, en sacrifiant les hommes sans compter. C'est qu'il a, en même temps, l'intention de commémorer par ce haut fait l'anniversaire des journées d'octobre d'il y a deux ans.

Le 4, se déclenche l'épouvantable attaque. Les cinquante mille Asturiens, concentrés autour d'Oviiedo, et qui défendent la ligne de Nalon, sont renforcés par des bataillons venus de Biscaye et de Santander. Plus de 20 canons de 155, tirant du Naranco, bombardent la ville, et des escadrilles d'avions déchargent inégalement sur elle leur provision de mitraille.

La résistance qu'oppose la petite garnison décimée entrera dans l'Histoire. Elle est admirable. Après bien des journées de rude combat, les rouges prennent le mamelon du Canto, et il faut évacuer l'église de San Pedro de los Arcos. Le commandant Vallespin est tué en servant une mitrailleuse, comme un simple soldat ; le commandant des gardes d'assaut, don Gerardo



Une fabrique d'armes dynamitée.

Caballero, un des collaborateurs les plus fidèles d'Aranda, est gravement blessé. On perd aussi d'autres officiers. La situation devient tellement critique que l'ordre est donné de se replier sur une ligne intérieure, en abandonnant toutes les positions de la périphérie. Les mineurs entrent dans quelques rues des faubourgs et leurs radios chantent déjà victoire. A partir du 15, la résistance semble arrivée à son extrême limite, quoique Aranda (qui a été nommé général le 1^{er} octobre) reconforte et anime tout le monde et jure qu'Oviiedo ne se rendra jamais.

LA DELIVRANCE

En effet, le colonel Martin Alonso, avec ses colonnes de secours, attaque l'Escamplero, seule position qui lui interdise l'entrée de la place. Les uns comme les autres ont hâte d'en finir. Les assiégés, parce qu'ils voient que le siège ne peut pas durer, et les nouveaux venus parce qu'ils ont

peur, s'ils reculent, que la ville, déjà réduite en un tas de décombres, ne puisse plus résister.

Cette course héroïque, c'est Martin Alonso qui la gagne, avec ses « Regulares » et ses Galiciens. Le 17, comme nous l'avons dit, il gagne la bataille de l'Escamplero et s'empare des sommets du Naranco. Les rouges abandonnent précipitamment leurs positions.

UNE ACCOLADE

Cet anniversaire tombe le 17 octobre. Pour le célébrer, Palafox sort de la tombe et se jette au cou d'Aranda, dans une accolade fraternelle.

— Bravo ! lui dit-il. Tu es plus grand que moi. Car moi, on ne m'attaquait point par les airs. Car les ennemis n'étaient pas si nombreux que les mineurs et nous n'étions pas si peu nombreux que vous !...



Souriant au départ des hordes marxistes, trois jeunes Phalangistes d'Oviiedo vont servir le repas des réfugiés au Secours social.

(Lire en page 8 l'article d'Oscar Perez Solis sur le général Aranda, et la bibliographie sur le siège d'Oviiedo.)



Le siège social des Mines Oventenses, vu de la tour de la cathédrale

C'est le 17 octobre 1936, à midi (il y a presque treize mois) et, depuis treize jours, Oviiedo, dont les maisons gardent encore les blessures non cicatrisées de l'octobre rouge de 1934 (vieux de deux ans), le noble et docte Oviiedo subit l'assaut le plus sauvage auquel une ville ouverte ait jamais été soumise. On n'avons pas été à Sara-

brutal que jamais ne connut aucune ville. Bombardements perpétuels d'avions (cent trente au total en quatre-vingt-dix jours, et 672 bombes en un seul de ces jours). Fusillade et tir de mitrailleuses et de mortiers, sans compter la dynamite, qui est la « spécialité » du pays ; et une masse correspondante de soixante mille hommes



Oviiedo. — le quartier de Montealegre, dont presque toutes les maisons ont été dynamitées.

ART ET POESIE CONTRE BARBARIE



(Phot. Jean Vincent.)

Paul Claudel et l'Espagne



Quelques personnes se sont étonnées que Paul Claudel ait adopté la position si nette que l'on sait à propos des affaires d'Espagne, et cela à plusieurs reprises : notamment dans le magnifique poème qu'il a écrit pour servir de préface au livre poignant : *La Persécution religieuse en Espagne* (1), et dans un article de Figaro, commentant la fameuse lettre collective des évêques espagnols à leurs collègues du monde entier.

Ce qui m'étonne ici, c'est qu'on s'étonne. Rien de plus simple, de plus logique que l'attitude de Paul Claudel. Rien de plus cohérent avec sa doctrine, avec sa conception

de l'univers. Il faut n'avoir rien compris au développement de la pensée claudélienne pour seulement s'imaginer qu'elle ait pu aboutir à quelque chose d'autre que cette intervention généreuse et si calmement indignée, si péremptoire. Si Claudel a des défauts, ce n'est certes pas celui de l'hésitation, ni du calcul, ce n'est certes pas l'habitude de ménager la chèvre et le chou, comme l'ont fait certains singuliers catholiques, ces derniers temps. Il ne leur a d'ailleurs point caché ce qu'il pensait de leur pseudo-impartialité. A défaut de ses convictions de chrétien, son bon sens d'honnête homme aurait, dans cette occasion, largement suffi. Quand on assassine dix-sept mille personnes, il est assez difficile de faire croire que c'était de leur faute. Et ceux qui sont disposés à « en discuter » font preuve d'une bien étrange logique.

Mais Paul Claudel avait peut-être, pour intervenir comme il l'a fait, d'autres raisons que celles que lui dictait, en général, sa conscience d'homme et de croyant, des raisons, dirais-je, proprement espagnoles.

Ce grand poète, que ses fonctions diplomatiques ont mené dans des pays si différents entre eux — et si différents de lui — que l'Amérique, la Chine, le Japon, le Brésil, et qui en a parlé avec une intelligence si profonde, si intérieure, a toujours éprouvé ris-à-vis de l'Espagne, où je crois bien qu'il n'a que fort peu résidé, un sentiment particulier, une sorte d'enthousiasme qui fait, quand il en parle, vibrer sa plume d'une manière inattendue, comme s'il s'agissait pour lui d'une chose personnelle, intime, qui met en branle

son imagination, qui fait battre son cœur plus vite. A côté de lui, les auteurs qui ont parlé de l'honneur espagnol, du pathétique espagnol, de la foi espagnole, semblent bien petits, bien faibles. Ils décrivent, avec plus ou moins de bonheur les effets de ces sentiments alors que lui, Claudel, se place en leur centre et s'attaque directement à leur essence. Une chose surtout l'a frappé, et il y revient sans cesse : c'est cette ardeur presque désespérée qui pousse l'âme espagnole à se porter au delà des limites de la prudence et de la sagesse, à négliger ses propres possibilités, à faire fi de tout ce qui est raisonnable, à vouloir même, pour atteindre certains, régions irrespirable et souveraine qui lui semble la seule digne de désir. Cette ardeur qui consume tous les héros authentiquement espagnols : de don Juan à sainte Thérèse, de Loyola à Philippe II, de Fernand Cortez à Jean de la Croix, cette ardeur que l'action, la plus dangereuse ne peut apaiser, ce je ne sais quoi de forcené et d'inaississable qui, même dans l'extase mystique, semble encore rêver une sorte d'au-delà plus vertigineux encore, ce continuél déchirement d'un cœur qui ne peut pas admettre la satisfaction, tout cela paraît aux yeux de Claudel et non sans raison, le signe de la spiritualité authentique.

Il n'y a qu'un seul chrétien logique, lui-même : c'est celui qui ne peut pas trouver plaisir à être ici, c'est celui pour qui la terre, même entièrement possédée, n'est rien, c'est celui qui ne consent à y rester qu'à titre provisoire et à condition qu'il soit bien entendu que ça n'a

A l'Espagne

Sainte Espagne, à l'extrémité de l'Europe carrée,
et concentration de la Foi et masse dure, et retranche-
ment de la Vierge Mère,
Et la dernière enjambée de Saint Jacques qui ne finit
qu'avec la terre,
Patrice de Dominique et de Jean, et de François le Con-
quérant, et de Thérese,
Arsenal de Salamanque, et pilier de Saragone, et ra-
cine brillante de Monreale,
Inextinguible Espagne, refus et la dermi-meure à jamais
incapable,
Coup d'épée contre l'hérétique pas à pas repoussé et
refoulé,
Exploratrice d'un double firmament, raisonneuse de
la prière et de la sonde,
Propriétaire de cette autre terre dans le soleil là-bas et
colonisatrice de l'autre monde,
En cette heure de ton crucifiement, Sainte Espagne, en
ce jour, sans Espagne qui est ton jour,
Les yeux pleins d'enthousiasme et de larmes, je
t'envie mon admiration et mon amour !

Claw

Brangueo Mai 1937

tenu en réserve, pour ne le lâcher qu'aujourd'hui, un dernier poète, et non le moindre, un pur et profond poète espagnol.

Ceux qui pensent encore que le matérialisme marxiste ait la moindre chance de réussir en Espagne, qu'un seul Espagnol véritable puisse se laisser séduire par cet idéal de mangeoire commune, n'ont qu'à relire ces deux ouvrages de Claudel, reflets directs et vivants des grands drames en trois journées que

bâtissaient en quelques heures le Phénix des Génies et ses étonnants rivaux, et ils se rendront compte que l'Espagne, dont la religion la plus profonde est le culte de l'honneur, ne peut pas vivre pour autre chose que pour l'esprit.

Francis de MIOMANDRE.

(1) Chez Plon, 1 vol.
(2) et (3) Chez Gallimard.

La
destruction
du
Palais
de Liria

Je vais vous raconter à présent la destruction de la plus belle demeure qui existe après le Palais Royal, j'ose même dire avant le Palais Royal. Vous reconnaîtrez, sans doute, une seconde fois dans sa disparition cette force occulte qui impose à de malheureux Espagnols de supprimer les beautés de leur propre patrimoine artis-

La chapelle du Palais, récemment décorée par José-Maria Sert, n'était connue que de quelques personnes. Les belles peintures murales de saint Théodore et saint Jean de la Croix étaient présentées en extase dans la sublime causerie de la cellule. Les peintures latérales du côté de l'Épître et de l'Evangile représentaient aussi saint Théodore et saint Jean de la famille d'Albe. Sainte Marie de Carvelon, patronne des navigateurs Jacques le Conquérant, roi d'Aragon, les Fonseca, les de la Torre, les Cerda, en illustrant cette famille, ont illustré notre histoire, étaient dans cette chapelle, dans un rayonnement d'or, dans l'éclat que le génie de l'artiste avait su rassembler en une phrase, dictionnaire de la dévotion du Duc, universaux anctres.

MARIA DE CARDONA
• La Terreur à Madrid •
p. 45 et 47.

L'une des peintures latérales de la chapelle du Palais de Liria. Sur le panneau central : Sainte-Marie-de-Cervellon, patronne des navigateurs.



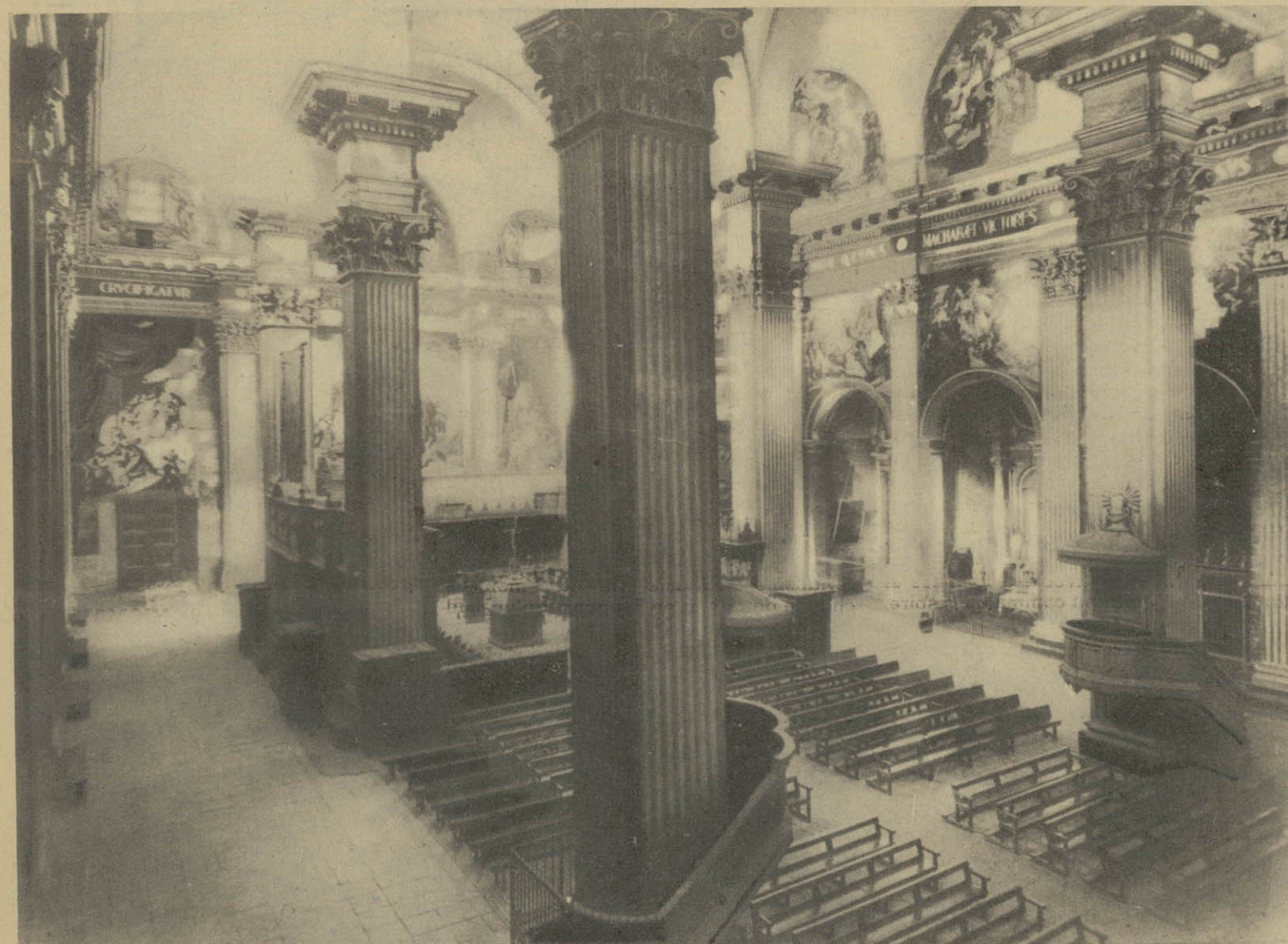
lalogne. On joua au football avec le crâne du grand évêque Torras y Bages ; on arracha la langue du grand orateur, le Dr Llorens ; on martyrisa les chanoines, les Doms Serra (âgé de 96 ans) et Galobardes ; tous protecteurs de l'œuvre magnifique de Sert. Pour donner une idée de la valeur de ce qu'on a détruit, nous publions ici quelques fragments de l'étude que le grand peintre et critique d'art, Jacques-Émile Blanche, consacra, en 1908, à la cathédrale de Sert.

M. Sert est, avant tout, presque uniquement même, préoccupé de l'effet décoratif de la peinture : il semble à peine admettre que ceci ait d'autre but que de rendre les murs somptueux. Il n'est pas un amateur passionné de tableaux, et tant chez les anciens que chez les modernes, son culte est réservé aux décorateurs. Il a étudié l'intérieur, Veronese et Tiepolo à Venise, et il en parle avec une rare éloquence, pour les avoir analysés, au point de vue du professionnel où ces maîtres artisans se plaçaient eux-mêmes.

L'œuvre de M. Sert ne ressemble pas plus à Tiepolo ni à Michel-Ange, que les

La Cathédrale de Vich

J.-M. Sert, par Forain



La plus récente œuvre de Sert : Peinture consacrée aux martyrs de l'Espagne, derrière l'autel de la chapelle espagnole.

(Pavillon pontifical, Exposition de Paris.)

La peinture de J.-M. Sert

La peinture de l'art est un acte sacramentel, suivant le non qui porte les pièces sacrées de Calderon. L'Espagne, parée pour Dieu dans un grand accoutrement cérémoniel, s'arrange autour de son souverain dans un palais doré, elle est le peuple autour de Jésus-Christ dans un miroir d'or, d'argent et de fumée, un peuple et tous ses horizons, tout son décor avec lui. Tout l'édifice est rempli de la lampe de la Vierge sage, Mais levant la face vers le chœur, vers ces panneaux où, comme dans les antiques mosaïques, l'or intérieur de l'âme répond au libre regard du jour, là il ne s'agit plus de l'Espagne seulement, mais de la Catholicité tout entière. Là, d'un poing tannique, mêlés à l'Ange, au Lion, au Bouf et à l'Aigle, Luc, Matthieu, Marc et Jean ouvrent ces grands Livres où toute Vérité est contenue, là le Romulus et le Remus de la cité nouvelle soulèvent et soutiennent de leurs mains et de leurs épaules la pierre fondamentale.

Paul CLAUDEL.

chœur, là où, dans les églises, se dresse l'orgue, au-dessus de la porte d'entrée. Ce panneau occupe tout le revers de la façade et coupant les trois nefs perpendiculairement, forme triptique. Ici nous voyons l'ascension des Hommes vers le Ciel. Trois cortèges : celui des Docteurs qui ont cherché Dieu par la Vérité ; celui des Saints et des Héros, qui l'ont cherché par la Bonté ; enfin, celui des Hommes, qui l'ont cherché par la Beauté ;

Ce sujet général donne lieu à des divisions qui coïncident avec des parties saluantes ou entrainantes de l'architecture. Le chœur forme comme un petit édifice dans la cathédrale ; et le sujet de sa décoration est encore un petit ensemble et une partie du grand. C'est l'adoration des Mages, et les rois mages apportant les fruits du monde. A gauche, l'hommage de l'Orient ; à droite, celui de l'Occident.

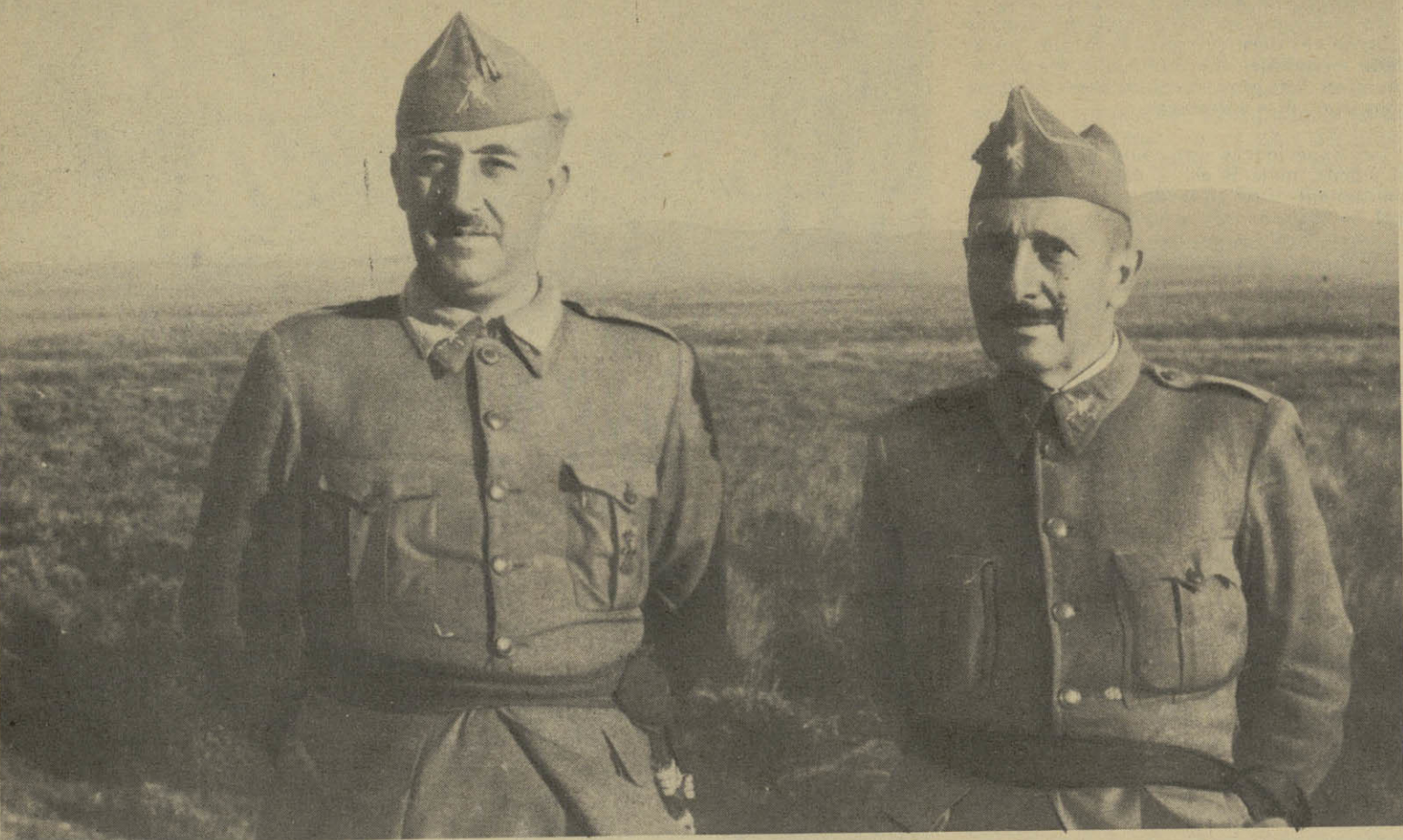
[illegible]

JACQUES-EMILE BLANCHE.

En haut, à droite et à gauche : Quelques aspects de la cathédrale de Vich avec les peintures de J.-M. Sert, détruites par les rouges.



Le Front Nord a disparu



Le généralissime Franco et le général Davila, commandant en chef de l'armée du Nord.

La libération des Asturies



La menace qu'ils faisaient peser sur Pola de Laviana, provoquèrent la panique chez les dirigeants marxistes et l'adhésion en masse dans le plus grand enthousiasme de la population civile

tance ennemie se termina en quelques heures.

« Le Front du Nord — comme le disait dans son saisisant laconisme le communiqué du G. Q. G. de Salamanque — avait cessé d'exister. » La victoire du général Franco, secondé au début par le regretté général Mola, puis par les généraux Davila, Aranda, Solchaga et Vigon, a été complète et décisive. Les opérations militaires se sont développées avec une précision mathématique, au cours d'une campagne qui restera comme un exemple d'harmonie rationnelle dans cette guerre héroïque. Les Asturies — la région la plus diffi-

préparées avec tant de soins. Celles du haut Sella, du Pontón et des bords ouest de cette rivière étant dépassées, l'armée ayant atteint le cœur même des Asturies, les fortifications qui entouraient l'héroïque capitale devinrent inutiles. La valeur morale des soldats, l'héroïque progression des brigades navarraises parmi la pluie, la brume et la neige, l'élan des forces coloniales, la trempe des troupes galiciennes de ligne firent le reste.

L'offensive des Asturies prouve la réalité d'une grande armée nationale espagnole : intelligence et adresse dans le commandement, discipline, entraînement et héroïsme chez les combattants, souplesse et endurance dans la progression, liaison parfaite entre les services ; et, surtout, un moral superbe et la ferme volonté de vaincre.

Détailons rapidement les opérations.

I. Au delà de la ligne de Cangas de Onís

Après l'occupation d'Arriondas, les troupes qui y avaient opéré leur jonction se déployèrent comme un immense éventail, dans la région des montagnes de peu d'altitude qui s'étendent au nord et au sud de la route d'Infesto, dans trois directions principales. Au nord, vers la mer, par la route de Colunga ; au centre, en adoptant comme axe de progression la route d'Infesto ; enfin, au sud, vers les hauteurs de la Sierra Pesquerin.

La première brigade navarraise, dans un magnifique élan, ayant dépassé, au



Un très moderne poste de radio de campagne, utilisé par les nationaux dans le secteur de la Robla.

au Mouvement national. Gijón s'étant rendue, les colonnes qui tenaient le front de Pravia traversèrent la rivière de ce nom, sans rencontrer de résistance sur les fortifications qui constituaient le rempart des rouges dans cette région et entrèrent à Avilés. En même temps, les bataillons rouges qui encerclaient la ville d'Oviedo sur un front d'une profondeur de cinq kilomètres, se rendaient en masse aux nationaux. La région minière fut rapidement parcourue par des colonnes légères dans le sens qu'indiquent les flèches de notre graphique et la résis-

cile de l'Espagne de par son orographie — avaient dressé devant les troupes nationales une série de fortifications formidables, derrière lesquelles les chefs marxistes se croyaient solidement défendus. Le commandement de l'armée espagnole a vaincu surtout par son habileté stratégique. Les colonnes progressaient au milieu des montagnes escarpées dans des directions qui paraissaient choisies à l'aventure. Quelques semaines de lutte héroïque et la leçon se précisait tous les jours davantage. L'adresse des mouvements rendait inutiles les fortifications que l'ennemi avait



Batterie de gros calibre qui appuya l'avance des nationaux.

nord, la sierra de Sueve, tous les objectifs furent atteints : Villaviciosa, Infesto et, par le Sud, la liaison avec les forces qui opéraient dans la montagne.

II. Le mouvement convergent.

Venant du col de Tarna, les brigades navarraises qui tenaient le front des Asturies, avancèrent sur les hauteurs de la Loma del Lago. Après l'occupation de Campo del Caso et la progression dans la Sierra de Pendueles, située à sept kilomètres de la Sierra de Pesquerin, l'étau se refermait sur une poche comprenant la zone sud-est des Asturies, par la jonction entre les forces de Léon et celles de Santander.

Par la route qui part de Campo del Caso, Pola de Laviana allait se trouver sérieusement menacée.

III. Les fortifications inutiles.

Les dirigeants marxistes, pour enrayer l'avance vers Gijón, organisèrent leurs opérations de défense d'après une tactique de souplesse, en profitant des conditions du terrain et en s'appuyant sur de puissantes lignes de fortifications. Ils préparèrent, en face de Can-

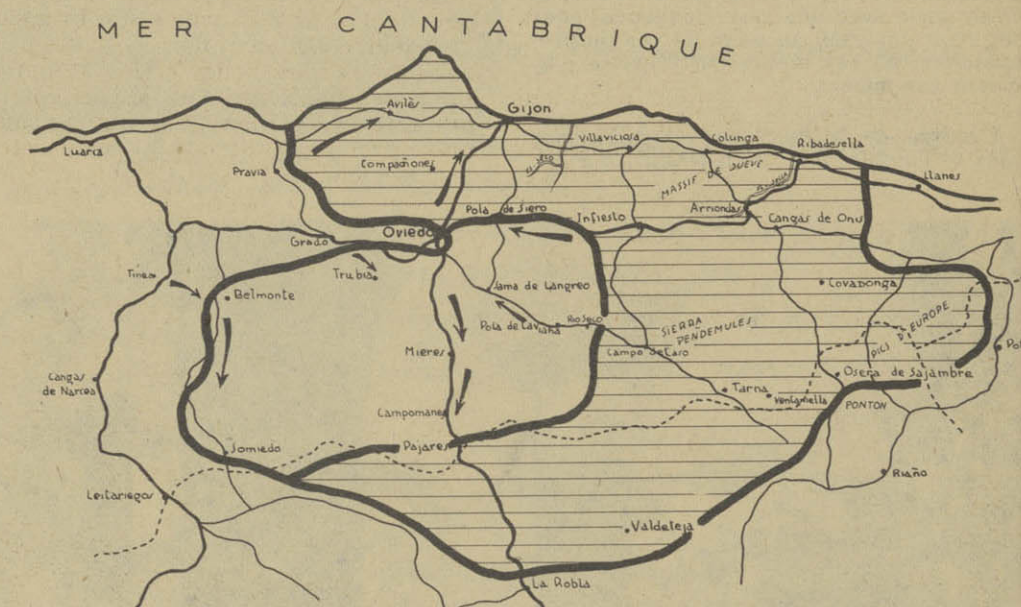
gas de Onís, la ligne du haut Sella, pour barrer le passage à l'ouest d'Arriondas, sur la rive occidentale du Sella et les fortifications du Pontón. La rapidité de manœuvre des brigades de Navarre et l'habileté du mouvement tactique imaginé par le commandement rendirent inutiles toutes les défenses ennemies. Le général Aranda, qui connaît si bien les troupes adverses, nous a déclaré que le mineur asturien résiste avec acharnement lorsqu'on attaque ses tranchées de front ; sa résistance est instinctive, analogue à celle de l'homme qui se trouverait poussé par une épée et aculé contre un mur. Mais il est dépourvu de toutes ressources de caractère intellectuel et technique ; ses cadres, généralement improvisés, sont incapables d'un mouvement stratégique et sa seule réaction, devant une manœuvre étudiée, est la panique et la fuite.

Alors que la première brigade navarraise avançait sur la route de Colunga, vers la côte, après avoir occupé le massif de Sueve, elle esquissa une



Le général Pablo Martín Alonso.

Une autre opération semblable fut menée à bien sur la route du Pontón. Oseja de Sajambre était, depuis la stabilisation du front, le point le plus avancé des lignes nationales de Léon vers la côte cantabrique. Tout semblait indiquer que la route du Pontón, qui relie Oseja à Cangas de Onís, devait



Front des Asturies. — La partie hachurée indique le territoire occupé par les nationaux peu après la reddition de Gijón. De Pravia parti vers la côte une colonne qui s'empara d'Avilés. Le lendemain, toute la région minière — en blanc sur la carte, circonscrite par le trait noir — tomba aux mains de Franco ; les colonnes l'avaient parcourue dans le sens indiqué par les flèches, s'emparant de tous les centres miniers. Les marxistes se rendant sans résistance, acclamaient les troupes nationales. La guerre était finie aux Asturies.



Ce qu'il reste du bourg de Tarna après le départ des incendiaires rouges.

progression vertigineuse à vingt kilomètres à l'ouest de Ribadesella. Cette opération enferma une zone de terrain en forme de triangle presque équilatéral, de quinze kilomètres de côté environ. Elle était limitée par la partie de la côte située entre l'embouchure du Sella et Colunga, par la rivière de Ribadesella jusqu'à Arriondas et par le sens de la marche des forces nationales sur la Sueve. Ce mouvement prenait à revers toute la zone fortifiée par les marxistes sur la rive gauche du Sella, et coupait toute retraite possible aux forces qui la tenaient.

IV. — La ligne Villaviciosa-Infesto-Tarna.

L'occupation de cette ligne, située à environ vingt kilomètres d'Oviedo et vingt kilomètres de Gijón, déciderait du

être l'axe de progression des nationaux, pour refermer la poche formée et couper les pites d'Europe. C'est ce que crurent les marxistes, qui s'empressèrent de fortifier les gorges étroites au fond desquelles serpente la route. Le mouvement consista à dépasser ces défenses, ce qui permit d'avancer ensuite tranquillement par le défilé.



Repos des troupes qui viennent de s'emparer du village d'Aralla.



Le successeur du regretté général Mola, le général Davila, commandant en chef de l'Armée du Nord.

sort des Asturies. Les nationaux avaient avancé plus profondément sur trois points, marquant ainsi leurs objectifs pour des opérations à venir. Ces trois points étaient : au nord, Villaviciosa,

ration définitive d'Oviedo ; au sud, le bassin minier.

Devant les brigades de volontaires navarrais, dont la victoire soulevait le moral et augmentait les vertus guerrières, il n'y avait plus qu'une masse confuse de mineurs et de miliciens à qui la panique et le désordre rendaient toute résistance impossible.

V. — L'effondrement du front des Asturies.

La bataille était gagnée. Le dernier épisode habituel de toutes les défaites marxistes, la fuite des dirigeants, vint en précipiter le dénouement.

Les chefs rouges et les généraux russes s'embarquaient dans des avions, des canots automobiles, de modestes embarcations de pêche, fuyant Gijón et abandonnant leurs milices. C'était la fin de la dictature soviétique et l'heure, tant attendue, de la libération. A Gijón, à Avilés, la foule, le peuple opprimé et tenu sous le joug, envahissait les rues, acclamant l'Espagne de Franco. Les miliciens, démoralisés et mourant de faim, déposaient les armes. Les brigades de Navarre défilaient dans ces villes, accueillies par les fleurs et les acclamations des habitants. Les autres colonnes parcouraient la région minière sans rencontrer de résistance. Les marxistes se rendaient en masse. Belmonte, Miéres, Sama de Langreo, Pola de Siero,



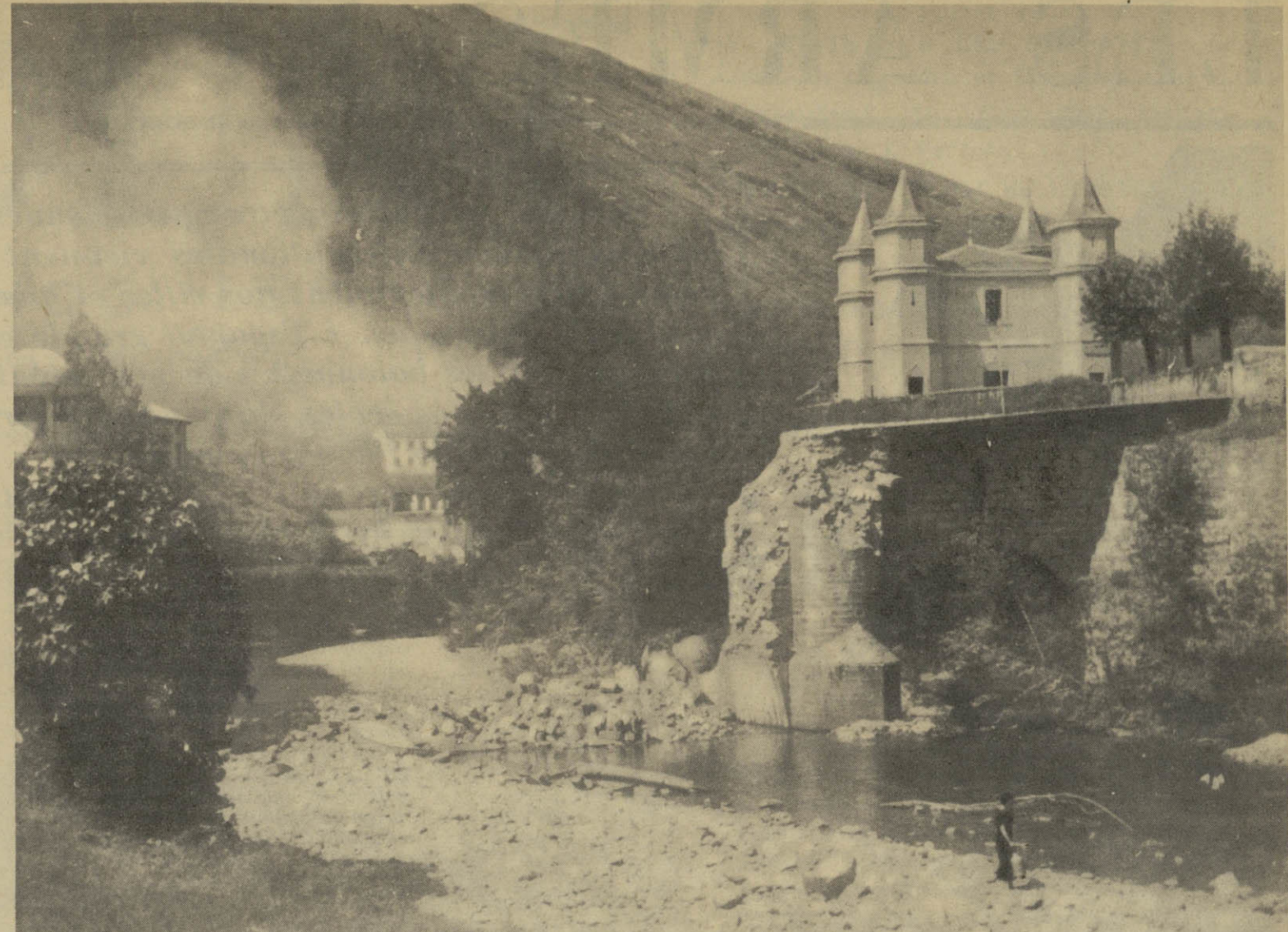
La population applaudit les nationaux. Un enfant mutilé par les marxistes.

sur la route qui mène à Gijón ; au centre, Infesto, vers Oviedo ; au sud, Riosco, situé sur le fleuve Nalon, à peu de kilomètres de Pola de Laviana, orienté également vers Oviedo, et en plein bassin minier. Ces trois points avancés, menaçaient la guerre vers une étape décisive. Il n'y avait plus d'objectifs intermédiaires. Au nord, Gijón, capitale rouge des Asturies ; au centre, la libé-

campomanes, Olloniego étaient occupés. Epilogue d'une offensive triomphale, tout le nord de l'Espagne, libéré, se joignait au mouvement national dirigé par le général Franco.

VI. — Les conséquences.

La disparition du front nord a décidé du sort de la guerre. L'industrie lour-



Les rouges ont fait sauter à la dynamite ce pont près de Santander.

de, le charbon, le fer, le zinc, sont entre les mains de l'Espagne nationale. De nombreux tanks, des avions, des canons, une grande quantité de matériel de guerre, des milliers de prisonniers : une armée de deux cent mille hommes, enfin, a été vaincue et anéantie en six mois. Le littoral cantabrique est tout



Des qu'une population est libérée, l'entendances distribue des vivres aux pauvres habitants affamés par l'occupation rouge.

entier sous le contrôle du général Franco. L'escadre de l'Atlantique rejoint la flotte de la Méditerranée à la base navale de Majorque. Deux millions d'Espagnols sont libérés. Telles sont les conséquences de la disparition du front du nord.

BIBLIOGRAPHIE

DE L'EST À L'OUEST
SUR LA CÔTE CANTABRIQUE

Manuel Morales Bonero-Giron a écrit : *La guerra civil en Guipuzcoa* (Santarem, Valladolid, 1937). Ce livre contient un prologue du docteur Caspary, qui relate le triomphe du mouvement national à Zamora. Ecrit à l'hôpital de Elizondo, où l'auteur se trouvait en convalescence, c'est le récit des opérations de la colonne du commandant Galbis, de l'Esca à Oyazun, de Vera à Euzkadi, de Pina à la Pancha. C'est dans ce dernier point que l'auteur tombe blessé.

Borja Arizaga, de Ramon Saliz de los Terresos (Albaca, Burgos, 1937), contient les mémoires de l'auteur durant l'été de l'année 1938 à Fontarabie, San Marcel et Guadalupe.

Dans sa *Guerre de Salomon* (Santarem ed., Valladolid, 1937), Francisco de Gossio fait le récit de la campagne de Biscaye.

La brochure de Alejandro Manzanares : *Guilux en Bilbao* (Logrono, 1937), est consacrée à des biographies sentimentales d'hommes illustres qui tombèrent généreusement leur sang pour la cause.

Le martyre de la capitale de la Navarre, sous la domination marxiste, est décrit dans la brochure de Caballero de Bories : *Santarem rojo*, (Oleiro ed., Palencia, 1936).

Après le Guipuzcoa, la Biscaye, Santander, viennent les Asturies. Sur cette dernière région, Francisco de Gossio a publié *Hacia una nueva España* (Editorial Castilla, Valladolid, 1938), dont les premiers chapitres sont consacrés au drame de 1934.

Oscar Perez Solis a écrit *Silbo y Defensa de Oviedo* (A. Aguado, Valladolid, 1937). Cet ouvrage qui contient un prologue du général Aranda, est le récit des événements d'Oviedo depuis le 18 juillet au 30 octobre, date de la libération de la ville par les colonnes de Gallo. Le récit est précédé d'un avant-propos du commandant Galbis.



Les marxistes ont abandonné Gijón : Les habitantes ont hâte de laver leurs murs de mensonges rouges.



Joie de la population à l'entrée des troupes nationales : une mère rencontre son fils.



1. La partie en noir indique les territoires occupés par l'armée nationale le 18 juillet 1936. 2. La partie hachurée indique le territoire libéré au bout d'un an. 3. La partie pointillée indique les territoires libérés le 19 juillet et le 23 octobre 1937. 4. Le blanc indique le territoire encore aux mains des rouges.

LES ÉDITIONS DE FRANCE

PUBLIE :

LA JUSTICE DU
FRETE POPULAR
EN ESPAGNE

Préface d'HENRY LÉMEY,
Sénateur,
ancien garde des Sceaux

Un vol. in-8°..... 4 fr.

ÉDITIONS DE FRANCE
20, Avenue Rapp — PARIS (VII)

LES ARMES ET LES LETTRES

Les armes exigent de l'esprit, tout comme les lettres, CERVANTES, (DON QUICHOTTE II^e P., Chap. XXXVII).



Le général Aranda, chef du VIII^e groupe d'armée, examinant le plan des opérations.

« Que les journalistes étrangers viennent, que les commissions internationales viennent visiter notre patrie, contemplent nos villes et laissent de côté toute équivoque. L'Espagne grande et forte est créée par les baïonnettes de nos soldats. Elle se forme dans nos écoles, dans nos universités et jaillit de la vie de l'Espagne même. »

Général FRANCO.

Les faits ne tardèrent pas à me donner raison. Aranda, jusqu'à la dernière minute, joua avec les chefs, grands ou petits, du Front populaire, comme un chat avec une souris. Il les mit dans sa poche. Dieu sait ce qui serait arrivé à Oviedo si Aranda n'avait pas été, en juillet, le commandant militaire des Asturies.

Ceux qui se rendaient compte des résultats éventuels qu'aurait, à tel ou tel endroit, le mouvement national, avaient raison de répondre aux timides qui pensaient qu'il était plus qu'impossible de compter sur les Asturies : « Vous oubliez qu'Aranda s'y trouve. » Car, dès le premier jour, le colonel Aranda, sur lequel reposait tout le poids du commandement militaire des Asturies, se mit à préparer l'avenir qu'il prévoyait.

Il commence par conduire, magistralement, les opérations militaires dans le secteur sud de la province, le plus difficile. Il connaît le terrain ponce par ponce. Il l'a déjà étudié, parce que c'était son devoir, mais aussi parce qu'il voyait venir un autre octobre rouge. Soyons bien certains que rien de ce qui se passa en juillet 1936 n'a pu le surprendre. A l'exception, peut-être, de ce qu'il ne pouvait empêcher, parce que hors de ses prises. Les circonstances, étrangères à sa volonté, le contraignirent à ne se mouvoir que dans le cadre de la défense d'Oviedo. Je crois que l'on gagne toujours bien ses lauriers : ceux qui récompensent l'animateur de la résistance d'Oviedo sont si pleinement justifiés que leur absence sur sa poitrine serait inconcevable.

Ses mérites sont nombreux et insignes. Je ne sais celui qu'on pourrait trouver le plus grand ; mais, à mon avis, le premier, c'est ce calme souverain avec lequel il se plaçait au-dessus des angoissantes réalités, que son intelligence exceptionnelle ne pouvait méconnaître, et auxquelles l'affrontait sa situation même. Ce sont de bien mauvais psychologues, ceux qui ont accusé de froideur et d'insensibilité l'homme qui est aujourd'hui le général Aranda. Il y a des moments où la responsabilité et le devoir d'un chef l'obligent à faire semblant de n'éprouver aucune émotion. Alors, on dit qu'il n'a pas de cœur. Eh bien ! j'ai souvent pensé que, certains jours, par exemple du 4 au 17 octobre, Aranda s'était arraché le cœur, pour n'en pas être trahi. Mais, dans la solitude, aux heures qui auraient dû être celles du repos et qui n'étaient, pour lui, que celles d'une veille torturante, il devait le reprendre et le charger des tristesses, des chagrins, des larmes qu'il lui avait fallu refouler pour donner l'exemple et pour inspirer du courage à tous ses hommes.

Oui, ce dut être dur, très dur, de faire ce qu'Aranda fit pendant ces trois mois : plaisanter avec le danger, prétendre que tout va bien, peindre en rose le ciel et l'horizon tout noirs, prédire la bonace quand on voit venir la tempête, avoir toujours aux lèvres un mot d'optimisme quand une voix intérieure vous murmure des présages funestes ! Quel effort terrible dut-il faire pour que rien ne s'ébrûtât dans Oviedo de ce pathétique adieu qu'il envoya, par radio, à ses enfants et à leur mère, là-bas, à Tétuan, au moment où l'espoir de salut était tellement perdu « qu'il ne nous reste plus (c'est le texte même de sa dépêche à Mola) que mourir comme des Espagnols ». Qui sait ? peut-être qu'alors cet homme ne se rappelait plus qu'il nous avait façonnés à son image et à sa ressemblance, si fermes de cœur et d'âme, si impavides de-

vant le danger, si calmes en face de la mort que rien ne pouvait plus nous faire céder. Aranda nous avait forgés du même acier que lui, et comme cela lui avait été facile !

Cet homme au visage sévère — un visage qui, cependant, donne l'impression d'une magnifique forteresse spirituelle — est jovial et affectueux. Avec quelle tendresse il s'intéressait à ses soldats. Il leur parlait avec cordialité, il savait trouver le chemin de leur cœur avec les mots les plus simples. Ma-

nière très espagnole d'être un chef. Et quel chef ! Le chef qu'il est devenu en ne devant rien qu'à soi-même. Aristocrate de l'Espagne nouvelle — parce que, dans cette Espagne-là, c'est le talent et la vertu qui seront l'aristocratie — le général Aranda est d'une origine très modeste. Il y a quarante ans (il n'en a pas encore cinquante) qu'il travaille. C'était alors un enfant de dix ans, et il devait gagner son pain à la sueur de son front parce que son père était sergent dans le corps de Santé, et le futur général espagnol avait neuf petites sœurs cadettes. Il gagnait son pain et il étudiait en même temps. A



Dès le premier jour de l'anarchie, les marxistes firent de la splendide église de Saint-Laurent, à Gijón, un monceau de décombres.

quatorze ans, il entra à l'Académie militaire. A dix-sept, il était sous-lieutenant. A dix-neuf, il était admis à l'Ecole supérieure de la Guerre, d'où il sortit capitaine d'état-major, avec le numéro un de sa promotion, à vingt-quatre ans. Quatorze ans après, il était colonel, et n'avait que trente-huit ans ! Au moment où il passa général, il avait dix ans de grade de colonel, et le numéro deux sur la liste. Quelques jours après, l'Histoire d'Espagne posait la couronne de lauriers sur le front de ce chef, sauveur d'Oviedo, qui avait commencé à dix ans sa carrière de héros.

OSCAR PEREZ SOLIS.

Le Général Aranda

J'étais arrivé à Oviedo le matin même du jour où les troupes d'Afrique venaient de se soulever pour l'honneur et le salut de l'Espagne et, le soir, je me sentais comme étourdi et un peu préoccupé par cette question qu'on m'avait bien adressée dix ou douze fois : « Que pensez-vous d'Aranda ? » Je n'avais guère alors que de très brefs renseignements sur cet illustre soldat... J'en avais entendu parler à Madrid. Et, dès lors, je savais que c'était un homme de talent et, bien entendu, un « chevalier sans peur et sans reproche ». Bref, assez pour que, chaque fois qu'on me demandait, à Oviedo, dans cette inoubliable journée du 17 juillet : « Que pensez-vous d'Aranda ? », je pusse répondre : « Je pense que vous ne devriez pas me poser cette question ! » Et mes interlocuteurs restaient cois.

C'est que, à Oviedo, Aranda avait le poste de commandant militaire des Asturies depuis près de deux ans, et, pendant ces deux ans, la politique de Madrid avait subi mainte volte-face. La plus importante, celle de février, avait porté au pouvoir la Révolution, perfidement drapée dans la cape crasseuse du Front populaire. En quelques jours, on avait changé tous les commandements militaires. Aranda était maintenu à son poste. Les gens à courte vue et à potins se demandaient s'il resterait rallié au Front populaire.

J'ai eu la très exceptionnelle occasion d'admirer les qualités militaires du général Aranda : sa magnifique fermeté dans le combat, sa science tactique dans les mouvements de troupes, sa clairvoyance et calme hardiesse, son incomparable habileté pour maintenir et soutenir, au travers des circonstances les plus difficiles, les plus tragiques, le moral de ses soldats, et surtout celui de la population civile d'Oviedo. C'est un grand chef que le général Aranda. Néanmoins, pour moi, un de ses principaux mérites, c'est qu'il a su se dé-

fendre, avec une extraordinaire maîtrise, au poste de commandement où il devait se couvrir de gloire.

Le général Aranda, louboyant avec adresse au milieu des tempêtes politico-sociales d'une province aussi troublée que les Asturies, sut conserver ce commandement qu'aucun autre n'aurait peut-être réussi à garder ni n'aurait mis au service de l'Espagne, comme il le fit, lui, le 19 juillet 1936.

Manœuvrier remarquable sur le terrain militaire, Aranda, dont la clairvoyance avait bien deviné que, dans un proche avenir, éclaterait la guerre civile, le fut aussi sur le terrain politique. Les gens du Front populaire en étaient arrivés à croire qu'il était de cœur avec eux. Et, en même temps, les autres, ceux qui ne le croyaient pas, le craignaient et, rien qu'à le penser, en avaient la chair de poule : je parle de quelques niais et de quelques myopes parmi les hommes d'ordre (et, plus tard, Dieu sait qu'ils le soutinrent comme ils le devaient !).

Le 18 juillet, alors que tout Oviedo connaissait déjà le soulèvement des troupes d'Afrique, il y avait encore des gens pour me demander : « Que pensez-vous d'Aranda ? » Mais, cette fois, je fus plus explicite :

— Aranda, répondis-je, a passé dix-sept ans de sa vie militaire en Afrique. Il y a été nommé capitaine, puis colonel, gagnant tous ses galons par des actions d'éclat. Il y fut blessé trois fois. Je suis bien certain — et vous devez l'être également — que la voix de l'Afrique aura des résonances héroïques dans le cœur d'Aranda. Je ne veux rabaisser la valeur morale de personne, mais les hommes qui ont été formés dans notre guerre du Rif sont des hommes exceptionnels, et Aranda, non seulement fait partie de cette élite brave, loyale, chevaleresque, mais encore c'est une intelligence de premier ordre. Rendons grâce à Dieu d'avoir ici le colonel Aranda.



Le Mont Naranco, qui domine Oviedo, importante position occupée héroïquement par les Nationaux.

Oscar Perez Solis

Oscar Perez Solis est une très intéressante figure de la vie publique espagnole. Elève de l'Académie militaire de Ségovie, capitaine d'artillerie en 1912, ses idées et son activité socialistes provoquèrent sa séparation d'avec l'armée. Orateur et écrivain remarquable, agitateur et organisateur exceptionnel, il acquit très vite une place éminente dans les rangs marxistes. A Bilbao, centre de ses opérations, il s'affronta, en 1921, avec Indalecio Prieto, ce qui provoqua une scission dans le parti socialiste. Sa renommée s'étend alors en dehors de l'Espagne. En 1924, il visite la Russie et il est nommé membre du comité exécutif de l'Internationale communiste. Personnage de premier plan du soviétisme en Espagne, la lutte qu'il soutient infatigablement n'étouffe point une crise intime, qui devient publique en 1927. Le père Gafó — dominicain illustre, aujourd'hui fusillé à Madrid par les Rouges — est le confident de l'inquiétude et le directeur spirituel qui accueille le retour au catholicisme du leader communiste. Dans un livre admirable, *Mémoires de mon ami Oscar Perea*, Perez Solis a raconté les étapes de sa conversion.

Le 18 juillet 1936 le surprend à Oviedo. Le général Aranda lui confie le commandement d'une compagnie de gardes d'assaut, qui se distingue vite par son extraordinaire valeur. Oscar Perez Solis a consacré à la défense de cette ville un des meilleurs livres que nous ait vus la guerre civile espagnole. Qui, mieux que lui, aurait pu nous parler du héros d'Oviedo, du colonel Antonio Aranda ?



Les marxistes ont détruit la rue de Barrada à Oviedo.